



HAL
open science

Quand les migrants construisent des territoires

Julie Le Gall

► **To cite this version:**

Julie Le Gall. Quand les migrants construisent des territoires : Le marché de gros de la Matanza, nouveau territoire bolivien de Buenos Aires. Second Congrès bisannuel du GIS Amérique latine, Nov 2007, Rennes, France. hal-00321716

HAL Id: hal-00321716

<https://hal.science/hal-00321716>

Submitted on 15 Sep 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand les migrants construisent des territoires : Le marché de gros de la Matanza, un nouveau territoire bolivien dans Buenos Aires.

Julie Le Gall¹

Résumé. Le marché de gros de La Matanza, espace majeur d'approvisionnement en légumes frais de Buenos Aires, constitue un exemple probant pour analyser comment les migrants, dans leur dynamique de mobilité, construisent des territoires. Les Boliviens, principaux acteurs de l'activité maraîchère de la capitale argentine, s'y installent depuis les années 1980-1990 et se l'approprient. Depuis les périphéries de cultures maraîchères ou les circuits de vente au détail, le marché de gros est l'ultime étape de leur ascension sociale qui leur permet d'être visibles et de circuler dans l'ensemble de la région métropolitaine. Présents dans tous les espaces du marché, ils sont les moteurs de sa réorganisation socio-spatiale. Ils se l'approprient de façon silencieuse, grâce au transfert de leurs modes de vie, de sociabilité, d'échanges. Ni tout à fait argentin, ni complètement bolivien, le marché de la Matanza devient un micro-territoire de l'entre-deux où les Argentins acceptent, faute d'autre solution, les nouveaux acteurs boliviens, et où les Boliviens posent des jalons pour s'installer durablement.

Mots-Clés : Buenos Aires – Migrants Boliviens – Commercialisation – Maraîchage – Territoire

Introduction

Trois heures du matin à Buenos Aires. Une cumbia résonne ; une femme au profil bolivien porte son bébé dans une couverture colorée ; devant les caisses d'épinards, on négocie en quechua. Comme toutes les nuits depuis une dizaine d'années, le marché de gros de la Matanza, l'un des espaces majeurs d'approvisionnement en légumes frais de la capitale argentine, s'anime à des rythmes et des couleurs de plus en plus boliviens.

La dynamique de mobilité et d'échange qui caractérise le parcours des migrants ne doit pas occulter leur capacité à construire des territoires. Dans les lieux qu'ils traversent comme dans les lieux où ils s'installent de façon temporaire ou définitive, les migrants apportent leurs valeurs, leurs pratiques, leurs compétences, et reçoivent celles de la société qui les accueille. Dans cet échange, ils transforment l'espace où ils s'établissent (Capron, Cortès, Guétat-Bernard, 2005). En Argentine, au cœur des dynamiques migratoires du cône sud-américain, les migrants limitrophes (Boliviens, Paraguayens, Chiliens, Uruguayens) participent à la construction et la recomposition de l'espace métropolitain de Buenos Aires et de ses périphéries (Sassone, 2002). Mais le cas des Boliviens, seconde communauté étrangère en Argentine, présente une spécificité majeure : ils ne travaillent pas seulement dans les ateliers textiles ou les activités de construction comme les autres migrants ; ils sont devenus en trois décennies les principaux acteurs des activités de production maraîchère. En investissant ce secteur d'activité, ils ont contribué à la restructuration et à la constitution des ceintures maraîchères périurbaines en Argentine, dont celle de Buenos Aires (Benencia, 2003). Certains d'entre eux réussissent à grimper l'échelle sociale depuis leur métier d'ouvriers agricoles ou de vendeur ambulant et accèdent aux réseaux de commercialisation en gros. En passant de la production à la commercialisation, et de la vente au détail à la vente grossiste, les Boliviens (plus que d'autres migrants limitrophes) sont présents et circulent dans *tous* les espaces de la région métropolitaine². Ultime étape, l'obtention d'un emplacement dans un marché de gros leur permet d'y asseoir leur présence.

Le cas des Boliviens maraîchers de Buenos Aires apparaît ainsi tout à fait intéressant pour décortiquer les mécanismes de construction des territoires, notamment dans les espaces mi-ruraux,

1 Université Paris 1 Sorbonne / UMR 8586 PRODIG. 2, rue Valette. 75005 – Paris. Mel : juargall@gmail.com
Doctorante, allocataire monitrice depuis 2006 sous la direction du Professeur Jean-Louis Chaléard.

2 La région métropolitaine de Buenos Aires comprend : la Capitale Fédérale, les *partidos* du Grand Buenos Aires, le Grand La Plata et une portion des *partidos* du Nord comme Escobar, Cañuelas, General Rodriguez, Marcos Paz, Pilar et San Vicente, soit 34 *partidos* au total. Cet espace correspond quasiment à la zone délimitée en 2002 pour le Recensement floricole et horticole (maraîcher) de Buenos Aires. Sauf précision, quand on parle de Buenos Aires, c'est cet ensemble que l'on désigne ici. On parlera sinon de ville centre ou Capitale Fédérale pour en désigner le centre.

mi-urbains, dans les périphéries agricoles où ces processus sont moins étudiés. Comment les Boliviens deviennent-ils les protagonistes essentiels du système de commercialisation de Buenos Aires ? Dans quelle mesure l'accès aux noeuds du système (ici, les marchés de gros) génère des transformations à l'échelle du marché, qui ont des répercussions sur l'ensemble de l'espace maraîcher métropolitain ? Quel est le rapport de ces migrants à un espace qui n'est pas le leur, et comment leur présence modifie le rapport à l'espace des commerçants argentins ? Le marché de gros de la Matanza, étudié au dernier trimestre de l'année 2006 à travers une enquête sur l'ensemble du marché et d'une dizaine d'entretiens en profondeur, est perçu et proposé comme un lieu stratégique pour observer et analyser les formes d'appropriation spatiale des Boliviens maraîchers de Buenos Aires.

1. Accéder au marché : une visibilité accrue des Boliviens dans Buenos Aires et ses périphéries

Le marché de gros de la Matanza est situé dans le *partido* de la Matanza, à l'Ouest de la Capitale Fédérale, à quatre rues (400 mètres) de l'Avenue General Paz, qui forme la limite avec le centre de la capitale argentine. Il est composé d'une seule halle qui occupe un pâté de maison (*manzana*) complet, et est divisé en 83 emplacements officiels numérotés. On y vend en quantité des fruits, des produits lourds (pommes de terre, oignons...), des légumes frais en feuilles (blettes, salades, poireaux,...), des légumes comme les poivrons, aubergines ou tomates, des barquettes de légumes précoupés ou râpés, des épices, et des denrées diverses en gros (condiments, céréales...). Le marché est ouvert six jours sur sept, et l'activité y bat son plein la nuit, de 1h à 10h du matin. L'administration, où travaillent seulement des Argentins, opère la journée à partir de 8h.

Le système d'approvisionnement en fruits et légumes de Buenos Aires (13 millions d'habitants, 3 900 km²) est complexe et difficile à connaître dans tous ses détails. Il est régulé par des décisions gouvernementales qui ont cherché à le centraliser autour d'un seul marché grossiste en créant en 1983 le Marché Central. Cependant, les marchés de gros déjà existants sont toujours restés actifs et ont été officialisés en 1991 sous la forme de treize « marchés satellites », distribués dans toute la périphérie de Buenos Aires. Les Boliviens s'y sont insérés peu à peu à partir des années 1980 et ont pris de plus en plus d'importance dans les réseaux de commercialisation. A partir de 1991, certaines communautés boliviennes ont même créé leurs propres marchés de gros. Le marché de gros de la Matanza, ouvert en 1963 et considéré comme un « marché satellite », n'est certes qu'un exemple parmi d'autres marchés, mais il offre une position pertinente pour analyser comment les Boliviens sont à la fois spectateurs et acteurs des dynamiques en cours. On peut y appréhender sur un temps long les changements qu'ils y introduisent, et il est réputé comme le meilleur marché pour les légumes frais, que produisent surtout les Boliviens de la ceinture verte de Buenos Aires.

Leur présence au marché est le résultat à la fois de leur ascension sociale dans le secteur maraîcher et de leurs trajectoires individuelles. Les Boliviens ont commencé à s'installer dans la périphérie maraîchère de Buenos Aires dans les années 1970 à partir des provinces du Nord et du Nord-Ouest où ils faisaient les récoltes, ou directement depuis la Bolivie (Maguid, 1995). On repère deux circuits. Le plus courant, mis en évidence par Benencia (1997), présente un parcours périphérie rurale / périphérie urbaine. Certains Boliviens débutent comme ouvriers agricoles, accèdent au statut de métayers (*mediero*), jusqu'à devenir producteurs à leur propre compte, et obtenir un emplacement dans un marché de gros. L'autre circuit est inverse, depuis le centre ville jusqu'à la périphérie. Les protagonistes sont les Boliviens qui ont commencé par vendre quelques légumes au détail dans les rues du centre ville, avant de tenir leur magasin, et d'accéder au marché de gros. Dans un sens ou dans un autre, le marché de gros est l'échelon le plus élevé, la plaque-tournante entre grossistes et détaillants, entre les périphéries rurales et la ville centre. Dans les deux cas, les Boliviens arrivent au marché de gros car ils sont insérés dans des réseaux familiaux, amicaux, professionnels tissés au sein de la communauté bolivienne en Argentine. Des membres de la communauté bolivienne impliqués dans la commercialisation et présents sur le marché jouent pour eux le rôle d'informateurs.

En accédant aux marchés de gros, les Boliviens introduisent une nouveauté très forte dans les circuits de commercialisation : auparavant, la production, la vente au détail et la vente de gros étaient trois secteurs bien séparés ; aujourd'hui, le passage d'une fonction à l'autre est facilité, et il est possible d'être producteur et commerçant. Ils sont présents à chaque échelon des circuits grossistes et détaillants de vente de légumes, et désormais impliqués dans les espaces clés. Si l'on projette cette information au niveau spatial, cela signifie qu'ils ont une visibilité accrue et qu'ils circulent dans l'ensemble de la région de Buenos Aires, et même au-delà, puisque sous leur impulsion, les zones de production qui alimentent le marché de la Matanza se sont étendues. En raccordant les différents échelons des circuits de commercialisation, les Boliviens semblent recréer du lien entre la ville centre et les espaces des périphéries rurales. Mais surtout, ils modifient les structures-mêmes des espaces qu'ils investissent.

2. S'installer : les Boliviens font le marché

Les Boliviens, installés dans le marché pour les premiers dès 1980, et pour les trois quarts depuis une dizaine d'années, représentent presque les deux tiers des emplacements dédiés spécifiquement aux fruits et légumes³. Il est impossible d'occulter leur rôle dans l'organisation socio-spatiale du marché et de ses évolutions : « Sans eux, le marché n'existerait pas », confie un commerçant argentin.

Les Boliviens sont présents dans presque tous les espaces du marché. Le terme de « présence », recèle l'idée d'implication (souhaitée ou subie) d'un individu dans son espace, et dénote l'attention qu'il porte à cet espace et à ses composantes sociales, humaines, économiques. Il évoque la participation, l'action dans cet espace : les Boliviens ne se contentent pas d'être au marché, ils y sont présents. On les voit travailler dans tous les types d'emplacements. A l'intérieur du marché, dans la halle, ils occupent les trois quarts des emplacements numérotés et se les partagent entre plusieurs commerçants. Ils ont aussi créé des emplacements informels dans les interstices des allées et dans les passages. Enfin, malgré l'interdiction de s'installer dans les rues depuis 2003, ils ont rouvert des emplacements adjacents (le long du mur du marché), des emplacements sur le trottoir d'en face, et des emplacements dans les rues proches. Les Boliviens ont ainsi densifié considérablement l'espace du marché, intérieur et extérieur.

Ils ont aussi marqué les temporalités du marché. Ils y arrivent les premiers, dès 1h30 du matin, mais le quittent plus tôt car ils habitent loin et doivent travailler dans les zones de production. Souvent, les commerçants se partagent un emplacement et n'y viennent qu'un jour sur deux (car ils ne produisent pas assez pour vendre tous les jours). Enfin, certaines vendeuses font des doubles journées de travail. Ces nouveaux rythmes intriguent les Argentins : ils considèrent ces Boliviens comme « très travailleurs ».

Enfin, les Boliviens impulsent des modifications dans la distribution des rôles du marché. Ils ne sont pas seulement commerçants, ils sont aussi producteurs, transporteurs, main-d'œuvre pour charger et décharger, acheteurs et revendeurs, clients, sans compter les fonctions associées au marché comme les petits métiers de la restauration ou le nettoyage. Cette omniprésence ne signifie pas qu'il n'y a pas ou plus d'Argentins dans ces secteurs, mais elle fait du marché un espace mixte boliviano-argentin au coeur duquel les Boliviens prennent de plus en plus de place. Le marché est également marqué par une forte féminisation : « C'est la Bolivienne qui fait le marché ! », s'exclame un commerçant argentin. Les commerçants sont des commerçantes, les acheteurs sont plutôt des acheteuses, pour reprendre la formule de Chaléard (2005). Jamais les systèmes de commercialisation grossistes de Buenos Aires n'avaient été entre les mains des femmes.

Ainsi, au rythme de leurs arrivées, les Boliviens modifient en profondeur l'organisation du marché. Ils l'occupent de façon inédite en nombre, densité, et en type d'installations pas toujours très formelles, s'appropriant l'espace pour faire du marché un territoire proprement bolivien.

³ Sur le total des emplacements dits « numérotés » et « ajoutés » de l'intérieur du marché (voir ci après).

3. S'approprier : la Matanza, plus tout à fait argentin, ni tout à fait bolivien

Les Boliviens animent la vie économique, et désormais sociale, du marché de la Matanza. Leurs pratiques ne laissent pas indifférents les acteurs argentins.

Tous les commerçants marquent leurs emplacements par des éléments personnels. Les Argentins, par exemple, sont nombreux à avoir un pupitre, une bouilloire et une mini-gazinière pour faire chauffer l'eau pour le mate, et des éléments de décoration, qui vont des images religieuses de la Vierge ou du Christ aux photos de Gardel ou de leur joueur de foot favori. À l'inverse, seul un emplacement bolivien présente des éléments équivalents. Mais l'appropriation bolivienne passe par d'autres marqueurs spatiaux : par exemple, des petits restaurants proposent de la nourriture et des boissons typiquement boliviennes, présentées de façon peu commune en Argentine ; un vendeur présente des musiques boliviennes piratées. Même si ces notions sont délicates à utiliser, la tentation est grande de parler dans le cas argentin de commerces formels, et dans le cas bolivien de commerces informels. Les comportements des acteurs du marché indiquent également un « changement de nationalité » à travers un changement d'ambiance. Auparavant, selon les Argentins, il y avait beaucoup plus de vie, de cris, de rires ; maintenant, « ce n'est plus la même chose »⁴. Les Boliviens sont en général moins expansifs que les Argentins, et n'ont ni le même contact avec le client, ni les mêmes rapports entre eux. On peut ainsi parler d'une appropriation « silencieuse » : on n'assiste pas à une revendication de l'espace par les Boliviens, mais ils en prennent possession lentement, bien plus que ce que l'oeil nu ne le laisse paraître. Cette idée est encore renforcée quand on se rappelle que le marché a lieu la nuit, alors que Buenos Aires dort encore. Au total, non seulement les éléments du paysage du marché, avec les nouveaux commerces et le nouvel agencement, mais aussi les sons (musique bolivienne), les couleurs (dans les vêtements de certaines acheteuses ou vendeuses), les odeurs (picante de pollo plutôt que croissants chauds), nous montrent un marché qui prend des allures de « mini Bolivie » (Cortès, 2003).

Cette appropriation par les Boliviens ne va toutefois pas de soi, et les réticences des Argentins nous poussent à nuancer cette image. Si l'extérieur du marché rappelle les commerces de La Paz, l'intérieur reste un territoire argentin, géré par une administration argentine. Les Boliviens n'ont même pas d'espace de convivialité à l'intérieur du marché. Par ailleurs, il faut nuancer les marques d'appropriation selon les provinces d'origine des Boliviens, et selon qu'ils viennent d'un milieu rural ou urbain. À travers des entretiens et des observations, les commerçants de Tarija et Cochabamba se révèlent plus loquaces et plus liés avec les vendeurs argentins, devenant acteurs de cet espace mixte boliviano-argentin. Au contraire, ceux de Potosí, plus réservés, auraient tendance à travailler de façon séparée, et suivraient plutôt cette appropriation silencieuse évoquée plus haut. Enfin, s'il n'y a pas de revendication affichée du marché par la communauté bolivienne en place, on constate du côté argentin des résistances à ce que certains appellent « l'invasion » par les « paisanos ». Certaines critiques pourraient cependant devenir conflictuelles, notamment les différences de critère de propreté du marché.

Pour l'heure, les Argentins sont à la tête de l'administration, mais en nombre ils sont désormais minoritaires. Ils sont aussi très lucides sur le fait que sans les Boliviens il n'y aurait ni fournisseurs (producteurs), ni vendeurs, ni acheteurs. Conscients que ce sont aujourd'hui les Boliviens qui font le marché, à tous les sens du terme, ils ne peuvent « qu'avalier » cette prise de pouvoir silencieuse, et concilier à l'intérieur d'un territoire bolivien en construction, leurs portions de territoires.

⁴ Cet « avant » renvoie à des événements qui n'ont rien à voir avec la présence bolivienne, à un marché d'avant l'interdiction des « emplacements adjacents » de 2003 et d'avant « crise de 2001 » où l'économie était plus prospère et où il y avait plus de monde donc plus de vie. Mais cet « avant » renvoie aussi à l'avant des décennies antérieures (1970, 1980), où les Boliviens n'étaient pas ou peu présents.

Conclusion : la Matanza, un laboratoire pour observer les étapes de construction d'un micro-territoire

En vingt ans de relations avec la communauté bolivienne, le marché de la Matanza apparaît comme un territoire bolivien en construction. De l'intérieur, son analyse permet de comprendre les logiques de construction d'un territoire par une communauté de migrants, individus partageant la même origine, et qui ont imprimé leurs marques sur cet espace étranger. D'une part, les Boliviens sont plus visibles (plus nombreux) et plus présents (plus participants). Ils accèdent à un lieu-clé, un lieu connecté, où être présent a du sens pour la société réceptrice. Mais la construction d'un territoire ne passe pas que par la conquête des lieux, elle passe aussi par des pratiques spatiales quotidiennes : peu à peu, les Boliviens transfèrent leurs modes de vie, leurs modes de sociabilité, leurs modes d'échanger. Ni plus tout à fait argentin, ni complètement bolivien, le marché de la Matanza devient un micro-territoire de l'entre-deux. L'appropriation par les Boliviens reste indéniable, mais elle est moins évidente que dans d'autres études de cas. Il s'agit d'une construction par le bas, et par les périphéries, au sens géographique du terme, depuis les emplacements extérieurs à l'échelle du marché, depuis les zones de production à l'échelle de Buenos Aires. L'existence de treize autres marchés satellites de structure comparable à celle de la Matanza, du Marché Central, et aujourd'hui de marchés spécifiquement créés et administrés par la communauté bolivienne, laisse imaginer des processus similaires en cours dans l'ensemble de la périphérie de Buenos Aires. A travers l'accès aux réseaux de commercialisation et à ses lieux-clés, les Boliviens sont probablement en train de tisser un réseau de territoires, qui modifie les relations villes/campagnes sur l'ensemble de la région métropolitaine de Buenos Aires.

Bibliographie

Benencia R., 1997 : **Area Hortícola Bonaerense**, La Colmena, Buenos Aires, 278 p.

Benencia R., 2003, "Inmigrantes bolivianos en áreas rurales de la Argentina : su participación en la conformación de territorios y comunidades transnacionales", **Estudios Migratorios Latinoamericanos**, vol. 17, n°50 : p. 161-180.

Bulletin de l'Association des Géographes Français, 2005, Intégration et fragmentation en Amérique latine, n°4 spécial.

Capron. G, Cortès G., Guétat-Bernard H., 2005 : **Liens et lieux de la mobilité : ces autres territoires**, Paris, Belin, Coll. Mappemonde, 343 p.

Chaléard J.-L., 2001 : **Marchés et commerce des produits vivriers. Région de Bouaké - Côte d'Ivoire**, Grafigéo, collection Mémoires et Documents de l'UMR PRODIG Paris, PRODIG, 2001-16, 92 p.

Cortes G., 2001 : « Les Boliviens à Buenos Aires : présence dans la ville, repères dans la ville », in **Revue Européenne des Migrations Internationales.**, n°17, p. 119-146.

Douzant D., Grandjean P., (dir.), 1994 : **Nourrir les métropoles d'Amérique latine, approvisionnement et distribution**, L'Harmattan, Coll. Villes et entreprises, Paris, 300 p.

Fernández S.P., 1991 : « La comercialización hortícola : análisis contextual del Mercado Central de Buenos Aires », **Fuente, Revista de la Facultad de Agronomía**, Vol.12, n 3, p.269-278.

Maguid A., 1995 : « L'immigration des pays limitrophes dans l'Argentine des Années 1990, mythes et réalités », in **Revue des Migrations Internationales**, vol.11, n°2, p. 167-187.

Sassone S., 2002 : **Geografías de la exclusión, inmigración limítrofe indocumentada en la Argentina ; Del sistema mundo al lugar**. Mendoza – Thèse de doctorat de l'Université de Cuyo, Faculté de philosophie et lettres, 2 tomes, 745 p.